

Mon esprit s'emballe, je me vois comme Natacha Kampusch, cette Autrichienne enlevée et séquestrée pendant dix ans sous le pavillon d'un homme qui abuse d'elle quotidiennement et qui lui fait un enfant ou cette autre jeune fille de dix-huit ans, plus récemment, retenue prisonnière dans une cage à chien et enchaînée dans les autres pièces de la maison, dans le New Jersey à Gloucester Township par ses parents pendant sept ans, violée, torturée et donnée sexuellement aux chiens de la famille et tout cela initié par sa propre mère Brenda Spencer. Bien d'autres exemples m'arrivent en tête, tous plus glaueque les uns que les autres.

J'entends un bruit de fond, une musique qui vient de l'habitable et des voix diffusent que je n'identifie pas. La route est longue et mon esprit travaille tout seul, j'imagine des scénarios catastrophes et l'instant d'après je me raisonne en m'appuyant sur la présence de maman, bien qu'elle révèle des attirances sexuelles que je lui supposais pas, ça ne fait pas d'elle une mère indigne, je suis majeure, même si l'on me donne douze ou treize ans à cause de ma taille et de ma voix. Je suis plutôt à l'étroit dans ce cercueil de fer recouvert d'une mince couche de moquette, mes jambes sont repliées, mon crâne et mes orteils touchent les limites de mon espace. Je n'ai pas le moyen de savoir combien de temps dur mon calvaire, une vingtaine de minutes ou une demi-heure. Le moteur s'arrête, trois portières claques et le coffre s'ouvre. Je ne dois pas avoir grand-chose sur moi, car la première chose que je perçois après l'envahissement d'une vive clarté, est une main entre mes cuisses, pas même le sentiment que l'on soulève une robe ou quoique ce soit d'autre. Des doigts qui me pénètrent sans ménagement et qui me fouille le vagin. Une autre personne que je vois en ombre chinoise se profile devant le jour et ce sont mes seins qui sont assaillis, pétri, tirailé au point que je crie de douleur. Il ne se passe pas une seconde lorsque je reçois une

avalanche de claques, comme à la maison, elles arrivent de partout et tapent où ma peau est disponible.

– On la sort !

Un timbre que je ne reconnais pas, suivi d’une inflexion féminine, une fumeuse assurément, l’intonation rocailleuse me le fait comprendre. C’est fou ce que l’on interprète quand nos yeux ne peuvent remplir leur fonction.

Je ne suis pas mise sur mes jambes, mais portée sur l’épaule d’un homme fort et musclé, le devant de mes cuisses touchent ses muscles qui jouent sous moi, accompagnant sa démarche. Je sens un petit vent sur mes fesses, où je n’ai pas grand-chose pour me couvrir ou ma robe ou ma jupe, sont remontées, laissant apercevoir mon fessier. J’entends des chiens qui aboient, qui doivent tourner autour de la personne qui me portent. Sans ménagement je me retrouve sur mes deux jambes.

– Virez-lui !

D’un seul coup mon bandeau est arraché et je découvre cinq personnes autour de moi avec un masque sur le visage et les cabots qui continuent leur cirque en m’agrippant les tibias et qui posent leurs pattes sur mon ventre, pour les plus grands, il doit bien y en avoir une demi-douzaine, des chats rôdent également aux alentours. Il me semble reconnaître les intonations d’un des frappeurs/ouvrier chez Luc, au club de tennis, mais je l’ai peu entendu parler. Je dénombre trois hommes et deux femmes que j’identifie en fonction de leur morphologie, je m’attends à voir Marie-Charlotte, mais je ne crois pas la reconnaître dans les statures des dames qui me font face. Ils portent tous des façades de chien en plastique, les filles ont des oreilles, un peu comme celles que maître m’a offerte et que j’ai perdu en allant chez le statuaire. Je ne connais pas l’endroit où je me trouve, ni la berline dans le coffre de laquelle j’ai voyagé.

Les bâtiments qui s’offrent à ma vue sont un grand pavillon à trois niveaux et deux constructions de plain-pied tout en longueur,

de couleur blanche, qui ressemble à des laboratoires, sûrement à cause de la croix rouge peinte sur une des façades.

– Aboie, répond aux représentants de ta lignée, ce sont tes frères et tes cousins...

Je pense reconnaître sa voix maintenant, elle ressemble à celle de l'homme qui m'a frappée au club « la batte de Luc » et probablement lui qui vient de recommencer. Il est violent je n'ai pas intérêt à le contrarier. Je jappe et ça ne lui suffit pas, je dois le faire de toutes mes forces.

– Mettez-la au sol avec eux.

C'est une femme qui parle et qui donne des ordres, pas MC comme je m'y attendais, un ton plus âgé. Je découvre à mes pieds des sortes de chaussures de plongées en caoutchouc noir. L'homme qui s'occupe de moi arrange des protections à mes genoux de la même couleur, sorte de coque pour skateur. Il arrache le peu de vêtement, l'étoffe translucide, très fragile, se déchire sans opposer la moindre résistance. Visiblement ils me veulent en chienne, je reçois des bourrades dans les côtes pour continuer à imiter mes congénères. La femme qui commande à une cravache à la main, elle s'en sert sur mes fesses pour me faire avancer et de l'autre main se saisit de ma laisse en me dirigeant vers un des bâtiments annexes. Ils discutent entre eux, j'ai beau tendre l'oreille et faire des efforts, je cherche dans ma mémoire ce que je retiens de mon passage au tennis. Mais rien ne me revient, en tout cas il n'y a ni maître, ni Ludovic et encore moins maman.

Une suée me prend, la peur s'installe et je stoppe en m'arc-boutant de mes quatre membres. Mal m'en prend, les coups viennent de la femme à la tête de caniche qui me traîne, de l'homme de main de MC, mais également d'un autre homme à la figure de bouledogue qui tient à bout de bras une sorte de petite fourche à deux dents. Je

comprends rapidement à quoi elle peut servir, pas pour me piquer, c'est de l'électricité qui me choque à chaque fois qu'il me touche. Il ne reste pas longtemps au même endroit, mais la promène sur mon corps par petites touches qui me font bondir à chaque fois. Le mal est fulgurant, mais ne dure pas, ça fait un choc brutal et éphémère, ça me jette au sol quand il touche ma vulve avec. C'est Rot, pour rottweiler, à cause de son masque avec la tête de Bémó, qui me relève en tirant sur mes seins, c'est très douloureux et je suis bien obligée de me remettre sur mes quatre pattes.

– La prochaine fois je te traîne sur les graviers, compris petite salope ?

Je me sens de moins en moins tranquille, j'ai une trouille bleue, je ne sais pas où je suis tombée et devant les violences, je suis certaine que ce n'est pas une blague, j'ai intérêt à filer droit et à leur obéir. Je me demande si je ne suis pas tombé chez des fous. Ils échangent des propos sur moi en se nommant par l'identité de genre de leur masque, Caniche, Boul pour Bouledogue, Labra pour labrador et York pour yorkshire. Ils élucubrent sur mes capacités sexuelles, comme s'ils me connaissaient, leurs prétentions avec mon corps me font trembler. Ma proximité avec Béhémóth revient sur le tapis, à croire que la terre entière est au courant, ils possèdent des informations sur moi, c'est donc qu'ils sont en cheville avec une personne qui m'est proche. Je passe en revue toute ma famille, mais j'en oublie un qui me revient par la suite. Je reçois des décharges bien que je ne me rebelle pas. Il s'amuse à me toucher la pointe des seins et je réagis violemment, ce qui bien entendu l'incite à recommencer. Je dois monter les quelques marches en ciment devant l'édifice, je me racle le tibia et me tord la cheville. Les chiens derrière moi n'arrêtent pas de me harceler ce qui ne m'aide pas à progresser dans la montée.

– Alors qu'est que tu fais, chiennasse ?

J'ai droit à une nouvelle volée de coups de cravache. Sa façon de

parler ne me semble pas naturelle, celle de Rot n'est par-contre pas forcée, il a une vulgarité non feinte, une brute épaisse. York est une femme qui parle avec une voix déguisée, c'est peut-être quelqu'un qui ne veut pas que je la reconnaisse. Je perçois des cris d'animaux, autres que les chiens quand Boul ouvre la porte en haut des escaliers. J'arrive tant bien que mal à me hisser sur le perron et je pénètre à la suite de Caniche dans un vaste espace, visiblement un hall d'entrée, qui donne sur plusieurs couloirs et des nombreuses portes. Je suis débarrassée des clébards qui me harcèlent et veulent me monter dessus et de leurs coups de langues baveuses sur mon corps. Tout est blanc, murs, plafond, carrelage, le mobilier lui-même est blanc, canapé, table basse, bureau et chaises. Il fait meilleur qu'à l'extérieur, malgré l'heure encore matinale, le soleil tape et c'est un havre de fraîcheur due à la climatisation qui me saisit, j'ai la chair de poule d'un coup.

– Elle a froid la petite chienne, c'est parce que contrairement à tes frères et sœurs tu n'as pas de poil. Enfin pour être exacte, tu te rases la moule pour les faire disparaître ou pour ressembler à ce que ton papy aime, les petites filles modèles. N'est-ce pas l'échoïsme parfaite ?

– Je ne sais pas madame Caniche.

– Tu ne sais pas quoi ma fille ?

– Ce que ça veut dire.

– Ça veut dire que tu ne dis jamais non et que tu as l'habitude de faire toute petite, peur de gêner, une parfaite soumise, doublée d'une masochiste complète, une petite chienne qui vas faire ce qu'on dit de faire et sans discuter, compris ?

– Bien madame Caniche.

Ce coup-ci j'ai droit à des caresses, toujours avec son outil de dressage de chevaux, mais tout en douceur. Elle s'assied sur le canapé avec York, Rot et Boul restent devant nous, Labra est ressorti. J'entends nettement les cris qui sont plus proches de ceux

du singe que de ceux des chiens ou d'autres animaux, mais dans une intonation plus grave. Je crois que l'on patiente, quelqu'un doit venir j'imagine. Labra revient dans le hall par une autre porte, je pense qu'il y a plusieurs voies d'accès, peut-être même que les deux bâtiments côte à côte, sont reliés ensemble. Il porte un bol en fer rempli d'eau qu'il dépose devant moi.

– Bois !

Je me penche pour atteindre le liquide.

– Sans aspirer, hein, on te regarde tricheuse.

Elle ponctue ses ordres par une claque sur les fesses à chaque fois. Ma croupe est à hauteur de ses genoux et assise elle n'a pas loin à aller pour me punir. J'y prends goût, j'ai oublié mes craintes et je veux jouer avec eux, je prends des positions provocantes aussi bien pour les femmes que pour les trois hommes. Je lape l'eau qui est additionnée de sirop de fraise, un léger coup de fruits des bois, j'en profite pour indiquer par ma gestuelle, avec un petit gloussement, que la boisson est à mon goût. Caniche s'impatiente et me pousse avec le pied pour se saisir du bol et le porte à mes lèvres.

– Cul sec maintenant, ça dure depuis trop longtemps.

J'avale le contenu du bol sans le toucher, elle se charge de le tenir pour me faire boire. York en profite pour reprendre la cravache et m'en triture la raie fessière avec le but de m'écarter les petites lèvres pour introduire le manche au chaud dans mon vagin. Elles se regardent toutes les deux et Caniche ne peut s'empêcher de dire que je n'ai pas le cul sec, c'est pour ça que ça rentre si bien, rire en cascade de tous. Je bouge des fesses et il ne faut pas une seconde de plus pour que Rot m'écarte des deux mains, mes globes rebondis. Je sens l'objet dur avancer dans ma gaine de chair humide et cogner le fond de mon puits. S'ensuit alors un mouvement de va-et-vient qui me jette dans des gémissements qui m'obligent à haleter de plaisir, Caniche me tient au collier, bien serré, alors que Rot a délaissé mon

cul pour mes seins, il est agenouillé à ma hauteur pour avoir plus de faciliter pour me triturer.

– On va pouvoir passer aux choses sérieuses quand vous aurez terminé de faire mumuse avec le matériel.

On ne m’a jamais traitée de matériel, c’est une grande première pour moi. La cravache reste fichée dans ma fissure et l’on entend plus que mon souffle court qui résonne, même l’animal dont les appels emplissait le bâtiment, c’est tu. Un homme en blouse blanche est entré, grand, élancé, brun et élégant sous une blouse blanche immaculée, il porte un masque de chirurgien et des lunettes de soleil.

– C’était juste pour nous distraire en attendant, professeur.

– Elle à tout bue ?

Caniche récupère sa cravache qui fait un bruit de succion quand elle sort de mes entrailles, c’est son ustensile de prédilection, j’ai l’impression. Je ne me suis donc pas trompée, ce sont bien des constructions à vocations médicales. Elle me fait lécher la cravache pour la nettoyer. Il me regarde sous tous les angles, demande à Caniche de me faire monter sur le canapé, que j’escalade. Elle me reprend, je dois faire comme une chienne et non comme un humain que je ne suis plus. C’est compliqué de faire les choses dont on a l’habitude de faire en se mettant à la place de quelqu’un d’autre, une sorte d’empathie dans les mouvements, en quelque sorte. Une fois sur le canapé entre Caniche et York, le médecin, je ne sais pas comment l’appeler, se fait une place entre York et moi.

– Viens là !

Il me montre ses genoux, je m’aplatis de tout mon long sur ses jambes, mais ce n’est pas ce qu’il veut.

Je dois l’enjamber en restant à quatre pattes. J’ai la moitié de mon corps d’un côté de ses jambes et l’autre moitié, à l’opposé. On ne peut être plus prêt, je sens son souffle sur ma peau nue, je remarque ses tempes grisonnantes et sa peau bronzée, enfin la partie que je peux en voir. Ses mains et ses yeux examine mon anatomie, j’adore

ce moment où cinq personnes en regardent une sixième en train de m'ouvrir, me palper, me tester, me pénétrer les orifices sexuels. Mais pas seulement, ma bouche y passe également, ce qui me permet d'apprécier sa délicatesse bien plus grande que grand-papa, peut-être plus inclusive, il cherche à renter sa main entière dans ma bouche. Je sens dans le même temps que York, qui est dans mon dos, ne se gêne pas pour me faire mal dès qu'un de mes orifices postérieur est accessible, elle me griffe dans des gestes méchants, qui cherchent à me faire souffrir, pas à assouvir un fantasme. Je laisse fuir un "Aïe", de souffrance, qui me vaut un coup de la cravache récupérée par Caniche.

– Tu es une chienne et tu dois aboyer, ne l'oublie pas, la prochaine fois je t'enferme avec les chiens toute la nuit !

J'émet un soupir de plainte et laisse filer un petit aboiement.

– Voila, très bien, tu dois moduler comme un vrai chien.

Elle m'embrasse sur la bouche avec son masque en plastique et passe une main pour chiper mon sein par-dessous. Son examen terminé je dois redescendre du canapé tête la première, ce qui inmanquablement propulse mes fesses en premier plan et face à la tête du professeur. Il m'arrête et je sens sa langue qui entre dans ma fente et dans le même temps, mes jambes tenues et largement écartées d'un côté par Caniche et de l'autre par York. Je subis un cunnilingus à la vue de tous, moi entièrement nue et offerte et eux tous habillés et masqués. Je n'y tiens pas, c'est autant physique que mental, je suis une cérébrale en fait, je jouis, mes mains posées au sol et mes fesses en l'air. Il continue et ce sont des jappements que je laisse échapper après mon orgasme. C'est plaisant, je dois lui avoir complètement trempé la bouche et son attirail en papier de chirurgien. Il ôte sa bouche et me fesse.

– Allez aux pieds maintenant, il y a du travail qui nous attends.

Il remet son masque en place, il est effectivement trempé, de



même que le col de sa blouse. Il tend la main vers Caniche pour prendre la poignée de ma laisse. Vue du dessous les choses sont toujours bizarres, je remarque facilement que Boul ne porte pas de slip et que York à des chaussettes. Qui met des chaussettes en septembre, alors qu'il doit faire vint-cinq ou trente degrés dehors ? Par contre, Caniche à des hauts talons noirs superbes et une jambe fine et galbée. Le prof me tire par le cou, il s'impatiente et moi qui traîne à observer la partie inférieure des gens qui m'entoure. Rot passe devant pour pousser les portes à doubles battants devant nous et nous entraîne dans un dédale de pièces avant d'arriver dans une salle où trône un lit d'hôpital en plein milieu avec des supports en bout comme chez le gynécologue ou grand-père m'a enmenée. Je ne réalise pas ce qui se passe, je pense à ce que j'ai bu et l'intérêt de Caniche et du professeur pour s'assurer que j'ai tout ingurgité. Je ne peux pas monter toute seule et c'est Boul et Rot qui me soulèvent pour me déposer étendue sur le drap. J'assiste plus que je ne participe à ce qui se passe sous mes yeux. Je suis offerte allongée sur le dos, les pattes en l'air, York m'observe, tandis que Caniche me masse doucement la vulve, pendant que les hommes sont sortis. Elle ne cherche pas à me faire jouir et ne me pénètre pas, elle ne se sert pas non plus de son objet fétiche, elle me maintient juste à un stade de plaisir en attente, sorte de préliminaires passifs. York l'aide à passer des bracelets en cuir à mes poignets et mes chevilles pour me tenir immobilisée, une ceinture me maintient au niveau de la taille.

Des bruits viennent de l'extérieur et les cris entendus dans le hall reprennent et se rapprochent jusqu'au moment où un brouhaha arrive du côté de la porte.

Ouverte brutalement le professeur en tête, Rot, Labra, et Boul tiennent un homme totalement nu, poilu sur tout le corps, des cheveux très longs comme sa barbe qui lui font comme une crinière. Des ongles pointus terminent ses mains qui partent en tout sens,

maintenues dans leur amplitude par les hommes masqués. Il est pourvu d'une queue, d'yeux verts injectés de sang dans un visage mangé par les poils et les rides profondes, sa bouche ouverte par les braillements et grognements, laisse voir une dentition succincte ou il manque un bon nombre de dents. Il se débat de toutes ses forces en hurlant des mots incompréhensibles dépourvu de suite, pas des phrases, juste des mots isolés qu'il doit être le seul à comprendre. Des aboiements et des hurlements de souffrance, comme un chien qui hurle à la mort, ponctuent ses expressions. J'en ai froid dans le dos, je sens les mains de Caniche se faire plus inclusives. J'essaie de me redresser sur la table, mes gestes sont sans effet et mes intentions restent vaines, j'ai été droguée.

– Cunni je te présente ton époux, Chimère, ma création.

Caniche passe une compresse de gaz contre ma fente, écarte mes petites lèvres pour l'enduire de mon jus intime et la tend au professeur. Je veux crier, me débattre, me relever, je suis comme tétanisée, figée, incapable de bouger le moindre petit doigt et pourtant mon esprit est bien présent et je comprends tout ce qui se passe autour de moi. Le médecin maintient le pansement enduit de ma cyprine sous le nez du yéti (ou de l'homme de Cro-Magnon ou du Sasquatch) qui d'un coup s'agite de façon plus ordonnée. Rot, Labra, et Boul lui libèrent les bras, il s'applique lui-même le morceau de gaze sous le nez et je vois ses mains plonger vers son sexe qui jusque-là n'est pas visible. Il le sort d'entre ses poils, la peur m'étreint, mais le phallus que je devine un moment comme étant monstrueux, n'est pas différent de ceux que je connais, beaucoup moins traumatisant que celui de Jean. Le professeur s'approche et le guide, il a des gants en caoutchouc aux mains, ce qui intérieurement me fait sourire. Il l'aide à se saisir de sa verge, pendant que Caniche m'écarte des deux mains les lèvres pour offrir à l'animal humain, une pénétration aisée. York tient à la main un flacon de lubrifiant et s'apprête en

attendant le signe de l'autre femme, à en verser dans ma fente pour nous lubrifier.

Rot est derrière lui pour le pousser vers l'équerre de mes jambes, assisté par Boul, Labra moins impliqué préfère mater ce qui se passe sous ses yeux. Je suis défoncée par ce qui me semble être un pieu plutôt qu'une bite, c'est dur comme le manche de la cravache de Caniche ou la batte de baseball de Luc. C'est un contact rude, son système pileux est tel que je sens sa fourrure me piquer la peau tellement sensible autour de mon sexe qui en est dépourvu. Le mouvement est naturel, mais amplifier par les deux hommes dans son dos qui le poussent dans mon antre sexuel. Je n'ai pas le temps de grand-chose, des mains, non poilues, s'emparent de mes seins et c'est une douche de sperme qui déferle dans mon ventre et m'inonde comme si on urinait sur ma vulve. Je sens que je dégouline de sirop de corps d'homme ou de chien ou de lion, enfin de Chimère comme il l'appelle. Je ne réalise tout ça qu'au moment où les trois hommes accompagnés du médecin le sortent de la salle et disparaissent par la porte. J'entends York qui parle bas à Caniche.

– Oui, c'est une bonne idée, profitons-en, ils en ont pour un petit moment, espèce de petite coquine, tu es bien comme elle au fond.

L'idée est de récupérer l'éjaculat du Yéti et de me le faire avaler. Elles se servent d'outils pharmaceutiques, ça ressemble à une cuillère pour donner des médicaments à des personnes dans l'impossibilité de le faire elle-même, avec une partie de diamètre différents à chaque extrémités. Je résiste en serrant fort les dents, mais Caniche fait levier avec un second instrument. Elles farfouillent à tour de rôle entre mes cuisses à l'intérieur de mon ventre pour prélever le sperme et me faire boire. Il est acide et très épais, je ne suis pas difficile et prête à toutes les aventures, mais ce jus est détestable et me donne envie de vomir, j'en ai des renvois qui manquent de me faire rendre. Elles attendent que le professeur et Labra reviennent pour arrêter,